

LES CAHIERS
PHILOSOPHIQUES
DE STRASBOURG

Les Cahiers philosophiques de Strasbourg

39 | 2016

Jacques Derrida entre France et Allemagne

Cryptes de Derrida de Jacob Rogozinski

L'art et la manière de décrypter Derrida

Christian Ferrié



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/337>

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2016

Pagination : 199-211

ISBN : 978-2-86820-946-7

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Christian Ferrié, « *Cryptes de Derrida* de Jacob Rogozinski », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 39 | 2016, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/337>

Cryptes de Derrida de Jacob Rogozinski L'art et la manière de décrypter Derrida¹

Christian Ferrié

Cette méditation sur la mort de Derrida est un décryptage tout à fait limpide de son œuvre qui force sa crypte secrète afin d'y déceler des indéconstructibles de la déconstruction à même de soustraire la pensée de Derrida à l'amour de la mort et au meurtre de l'ego.

Fidèle parmi les fidèles de Jacques Derrida, Jacob Rogozinski entend lui rendre justice, et même rendre grâce au don de sa pensée², en courant le risque d'être le plus infidèle des infidèles disciples. Rester fidèle par gratitude envers le don de sa pensée tout en manifestant, dans l'esprit

- 1 Une version contractée de cette recension de *Cryptes de Derrida* a été éditée le 10 juin 2015 sur le site de *Nonfiction*.
- 2 J. ROGOZINSKI, *Cryptes de Derrida*, Nouvelles éditions Lignes, «Fins de la philosophie», 2014, p. 11. L'ouvrage est composé de quatre chapitres (I-IV) auquel a été ajouté un post-scriptum (p. 195-210). Ce post-scriptum est en fait une conférence engagée en faveur d'une politique de résistance en philosophie, qui a été faite en présence de Derrida à l'occasion de sa venue à Strasbourg en juin 2004. Il ne sera pas question de ce discours de circonstance dans cette recension des quatre chapitres de l'ouvrage. Les trois premiers sont une réécriture d'articles publiés dans des revues dont deux l'ont été du vivant de Derrida (1999, 2000). Ces deux chapitres (II, III) sont entourés par un chapitre conclusif (IV) et un chapitre introductif (I), une réflexion sur le deuil qui fait office de *faire part* du décès de Jacques Derrida, survenu le 8 octobre 2004. Même si l'on sent parfois une différence de tonalité entre les chapitres selon que la rédaction de leur version initiale est antérieure ou postérieure à la mort de Derrida, la composition de l'ensemble est d'autant plus réussie que la réécriture est parvenue à assurer les jointures. La raison en est que le corps du livre est animé par une même source d'inspiration.

de Derrida, quelque infidélité à la lettre envoyée par le Maître, tel est le projet un peu fou, et émouvant également, de cet ouvrage consacré à la pensée de Derrida. Fou, car l'œuvre du Maître est colossale et au plus haut point cryptée; émouvant, parce que Jacob a connu Jacques en personne. Ça complique singulièrement l'affaire, mais cela rend la lecture de l'essai d'autant plus passionnante. Dans le premier chapitre, l'analyse conceptuelle est ainsi entrelacée par des témoignages personnels de rencontres avec Derrida, depuis la première à Cerisy³ jusqu'à l'adieu de Ris-Orangis⁴ en passant par la dernière à Strasbourg⁵.

Pour dialoguer avec son maître, Rogozinski découvre un lieu: la crypte comme lieu envoûté du secret bien gardé dont le disciple fidèle-infidèle se garde de vouloir être le gardien. La crypte, c'est en effet le code secret qui résiste au dé-cryptage⁶. L'impossibilité de trouver les clés d'une crypte semble rendre la tentative aussi désespérée qu'insensée. Comment va-t-il s'en sortir? Comment Rogozinski va-t-il faire pour dé-crypter Derrida et le faire sortir de sa crypte? Et Derrida va-t-il sortir indemne de cette opération à crypte ouverte? Peut-on d'ailleurs sortir sain et sauf de la déconstruction?

Toutes ces questions ouvertes montrent que la lecture *de* Derrida est inévitablement prise dans la quadrature du cercle herméneutique. De ce fait, Rogozinski entend bien éviter le double écueil de la répétition stérile et de la réfutation polémique⁷ afin de tenir le cap d'une discussion critique de l'œuvre de Derrida. Car il convient de sortir du cercle vicieux d'un rapport au maître qui mènerait au parricide ingrat⁸ ou à la servilité d'un disciple mélancolique ne parvenant pas à faire son deuil du maître perdu. C'est une tâche difficile, peut-être même impossible, tant l'emprise du maître est tentaculaire. Maître Derrida a néanmoins facilité la tâche à son disciple, car le maître en question, le maître de la question⁹, n'est pas un *despotes* qui aurait régné sur un pré carré, et dont la domination aurait été renversée à sa mort: c'est un *magister* qui appelle à le lire *autrement*. Comment lire Derrida? Telle est la question qui redouble entre-temps

3 *Ibid.*, p. 34.

4 *Ibid.*, p. 40.

5 *Ibid.*, p. 16.

6 *Ibid.*, p. 175.

7 *Ibid.*, p. 17.

8 *Ibid.*, p. 114.

9 *Cf.* p. 19.

celle posée en *son temps* : *Pourquoi lire Derrida?*¹⁰ Comment lire Derrida donc? Et comment écrire après Derrida? Comment écrire *sur* Derrida sans le trahir?

Problème de méthode

Il faut lire Derrida. C'est en tout cas l'injonction qui émane de *Cryptes de Derrida*. Il s'agit d'une invitation à lire et à relire Derrida qui est transmise par le moyen d'une écriture sensible et compréhensible, dénuée de tout jargon inutile. Car il s'agit de s'entretenir avec Jacques Derrida de la chose même dont il est question : la question et le phénomène. L'interprétation de Rogozinski combine en fait deux stratégies de lecture de Derrida : d'une part, le point de vue direct ou thématique sur un certain nombre de « motifs déconstructeurs » de la pensée de Derrida, auxquels sa mort a donné une acuité toute particulière (la mort et la vie, le deuil...¹¹) ; d'autre part, la perspective indirecte, ou méta-argumentative, de l'angle d'attaque à prendre pour surprendre Derrida et prendre la citadelle imprenable¹². Car il s'agit bien d'essayer de prendre Derrida à son propre jeu et, donc, de le surprendre alors qu'il s'est préparé à parer toutes les attaques en répondant par avance à toutes les objections¹³.

Suspense : Rogozinski saura-t-il surprendre Jacques Derrida? Déconstruire l'indéconstructible (de) Jacques Derrida et le surprendre ainsi avec cet imprévisible qu'il avait su prévoir¹⁴? Ce serait surprenant en effet, tant il est vrai que Derrida a mis en place un nombre considérable, et sidérant, de « stratégies *préventives* » contre toute attaque, rêvant d'une « *parade sans parade*, absolument imparable [...] afin de se rendre imprenable »¹⁵. Rogozinski n'élude pas *la* difficulté : comment prendre la citadelle imprenable de la pensée hyperprotégée de Derrida

10 C. FERRIÉ, *Pourquoi lire Derrida?*, Kimé, 1998.

11 Les points de suspension sont une citation de ce signe d'ouverture qui empêche la clôture du legs de Derrida : voir *Cryptes de Derrida*, p. 19. De ce legs, Rogozinski propose un inventaire non exhaustif : *ibid.*, p. 12-13, p. 109.

12 *Ibid.*, p. 15.

13 *Ibid.*, p. 15-17.

14 *Ibid.*, p. 16.

15 *Ibid.*, p. 15.

sans se surprendre soi-même à chercher à la détruire polémiquement? Et, inversement, comment se plonger dans le monde de Derrida sans s'y perdre à tout jamais?

La métaphore filée est explicitement assumée. Vis-à-vis de ses propres maîtres, Derrida aurait conduit une « machine paranoïde et belliqueuse » qui manifeste en fait « une pensée en guerre, encerclée, assiégée », ouvrant des fronts et lançant des assauts¹⁶. Plutôt que de l'assiéger à l'extérieur, Rogozinski circule à l'intérieur de cette citadelle dont il semble impossible de sortir: il aurait pu chercher à s'enfoncer dans les bas-fonds; il préfère se laisser enfermer dans les oubliettes, lieu d'un non-lieu qui n'aurait laissé aucune *trace*. L'angle de l'attaque de la citadelle, ce seraient les oubliettes où rien n'a été laissé à l'oubli. Il fallait en avoir l'idée, et s'insinuer dans les passages secrets du château fort pour découvrir Derrida là où on ne soupçonnait pas qu'il eût pu s'y laisser enfermer. Mais c'est encore le suivre à la trace lorsqu'il se cache dans une « crypte labyrinthique » au secret bien gardé. La métaphore donne à penser à Rogozinski et à son lecteur intrigué. Il s'agirait en vérité de dé-crypter les cryptes de Derrida en en révélant le secret, alors même qu'il n'y a pas de secret¹⁷:

« Ce cryptogramme babélien, c'était bien sa signature, la trace de sa folie [...], sa vérité secrète ou l'une de ses vérités : un indéconstructible de la déconstruction, l'un de ses points de défaillance »¹⁸.

La déconstruction étant infinie et le dé-cryptage interminable¹⁹, Rogozinski nous fait faire un tour dans une tour de Babel où l'on a le tournis à cause des tournants et des retournements que provoque la loi tourbillonnante de la déconstruction: l'auto-déconstruction de la déconstruction²⁰. Le dispositif de décryptage herméneutique se retourne contre l'auteur des *Cryptes de Derrida*, qui en a bien conscience: parvient-il lui-même à accomplir ce « tournant de la générosité » qui a mené Derrida d'une lecture violente, par exemple de Levinas, à une « lecture plus fidèle, plus respectueuse de la singularité de chaque idiome »²¹? Est-

16 *Ibid.*, p. 150.

17 *Ibid.*, p. 176.

18 *Ibid.*, p. 184.

19 *Ibid.*, p. 185.

20 *Ibid.*, p. 17, p. 181.

21 *Ibid.*, p. 151.

il en particulier resté fidèle au moment crucial, et fatal, de décrypter ce qui est peut-être indécryptable, à savoir : le tournant même que prend la déconstruction à reconnaître de l'indéconstructible ?

Se déprendre de la *thanatologie*

Il faudrait donc déconstruire la déconstruction de la déconstruction de Derrida qu'accomplit Rogozinski en nous attaquant à un double point nodal de son offensive théorique : l'identification de l'indéconstructible et, tout d'abord, le rapport à la mort *de* Derrida. Le double sens du génitif indique qu'il y va tout autant du rapport de Rogozinski à la mort de Derrida que du rapport que, de son vivant, Derrida a pu entretenir à la mort et au deuil donc. Le double sens permet à Rogozinski de jouer un double jeu : sous couvert d'une réflexion sur le deuil (chez Derrida), il s'agit de justifier la fidèle infidélité ou l'infidèle infidélité²² comme figure de son propre deuil vraiment réussi *de* Derrida²³. Franchissant un « pas au-delà de Freud » à la suite de Derrida préfaçant Abraham et Torok dans *Fors* (1976), Rogozinski distingue entre le deuil pathologique de l'incorporation mélancolique, qui met le mort toujours vivant au secret « dans une crypte au sein du moi », et le deuil prétendument normal ou réussi d'une introjection nécrophage, qui s'approprie narcissiquement l'objet perdu²⁴. Face à ces deux versions du deuil qui refuse de faire le deuil du deuil²⁵, il s'agirait de « passer *au-delà du principe de deuil* »²⁶ en cherchant un troisième terme²⁷, lequel permettrait de « traverser le deuil et la mélancolie »²⁸. L'enjeu est de taille, car l'aporie du deuil définirait le rapport (de Derrida) à la métaphysique sous la figure de deux « stratégies possibles de déconstruction » : la *rupture* qui fait table rase (l'introjection pour mieux expulser) ; la *répétition* qui garde l'héritage (l'incorporation pour mieux tenir à distance à l'intérieur de soi).

Entamée du vivant de Derrida, cette grave méditation sur le deuil part de sa mort – la mort du sujet (du livre) – afin d'inviter à échapper à

22 *Ibid.*, p. 9.

23 *Ibid.*, p. 23.

24 *Ibid.*, p. 23.

25 *Ibid.*, p. 43.

26 *Ibid.*, p. 46.

27 *Ibid.*, p. 43, 49.

28 *Ibid.*, p. 51.

l'économie de la mort en préférant la vie²⁹. Rogozinski suppose en effet chez lui une sorte de fascination mélancolique pour la métaphysique, *la* passion [dêçue] de Jacques Derrida³⁰, qui serait en contradiction avec son « amour de la vie » : l'impérieuse injonction de déconstruire la métaphysique de la vie pourrait bien mener à une sorte de *thanatologie*³¹. C'est une question ouverte par Rogozinski : il n'affirme pas que la déconstruction ne serait qu'une « variante de ce *viva la muerte* spéculatif » prononcé par les prédicateurs de la mort dont Zarathoustra se moquait. Mais il y a du moins une tendance forte de la pensée de Derrida qui l'empêche de se décider pour la vie. Pour Rogozinski, il conviendrait pour la contrer de « se déprendre de cette fascination mortifère, cette hantise qui transforme le mort en spectre »³².

Il y a peut-être là un malentendu ou, tout du moins, un désaccord à propos du spectre : le spectre n'est pas en effet une obsession pathologique qui fait souffrir le sujet au point de le contraindre à un règlement de compte ou de dette. Loin d'être mortifère, le spectre – de Marx ou de Derrida – est la trace *vivante* d'une résistance à l'oubli mortifère, l'injonction d'une question en reste et en souffrance, une question insistante qui persiste à se poser. Le mort vivant n'incarne donc pas la vie de la mort, même si l'apparition spectrale sanctionne la mort d'une vie humaine et qu'elle ne peut qu'effrayer le vivant qui désirerait faire l'économie de la mort. Autrement dit, il y a bien *là encore*, de la part de la déconstruction, une opération « profondément affirmative »³³. La revenance spectrale comme « deuil impossible »³⁴ n'est pas une fatalité négative : une « crypte labyrinthique » où Derrida s'emmurerait³⁵ afin de marquer sa « décision en faveur de la mort »³⁶. C'est une injonction pour la vie que nous adressent les spectres qui résistent à leur mise à mort dans les oubliettes de l'histoire cryptée des êtres humains.

29 *Ibid.*, p. 50, cf. p. 40.

30 *Ibid.*, p. 28-29.

31 *Ibid.*, p. 39.

32 *Ibid.*, p. 48.

33 *Ibid.*, p. 33.

34 *Ibid.*, p. 54.

35 *Ibid.*, p. 57.

36 *Ibid.*, p. 68.

Déconstruire l'égicide

La thanatologie imputée à Derrida ferait corps avec un *égicide*³⁷. Car le moi hanté par l'*heteron*³⁸, ce fantôme qui résiste à la mort³⁹, empêche le moi de *vivre* affirmativement l'auto-affection positive de soi⁴⁰ : pointant la contradiction performative qu'il y aurait à écrire *Je* sous les conditions d'un moi déconstruit⁴¹, Rogozinski envisage ainsi contre Derrida « une *restance du moi* » qui résisterait à la mort⁴² et permettrait de déconstruire la désidentification du signataire exproprié du pronom *Je*⁴³. Rogozinski décèle cette restance dans les jeux de mots apparemment narcissiques qui opèrent l'exappropriation : Derrida s'auto-affectant de cette marque, qui est propre à son nom comme elle est « propre » au non de Derrida à l'identification, Jacob fait état de ces sons disséminés par Jacques, les *Ja*, *Da* et autres *déjà* qui se recourent dans le trait singulier du nom de « Derrida »⁴⁴. Car, c'est le point critique que pointe Rogozinski, il y a péril en la demeure du même lorsque le jeu de la déconstruction du *Je*, le « jeu de l'écriture » [et – j'ajouterais – de la lecture] se joue sans arrêt et, donc, lorsqu'il n'est pas limité par des points d'arrêt, lesquels ne prononceraient pas pour autant « son arrêt de mort »⁴⁵. C'est que le moi en question, qui ne serait pas moi-même (ce moi identifiable de l'identité personnelle), est « la ressource ultime de l'écriture, sa condition de vérité »⁴⁶.

Il faut – c'est une injonction – « un Oui archi-originaire [...] au dire » et, donc, il faut limiter le jeu⁴⁷ de la déconstruction à cause de la menace de mort qui pèse sur un monde où les simulacres mortifères de la revenance spectrale ont consacré la victoire de l'Autre sur l'Un et sur l'Être⁴⁸ : « C'est pour cela que le jeu *doit* s'arrêter et qu'*il faut la vérité* » pour

37 *Ibid.*, p. 56, p. 69.

38 *Ibid.*, p. 66.

39 *Ibid.*, p. 60.

40 *Ibid.*, p. 64-65.

41 *Ibid.*, p. 61.

42 *Ibid.*, p. 74.

43 *Ibid.*, p. 75-76.

44 *Ibid.*, p. 78-80, cf. p. 145, p. 183.

45 *Ibid.*, p. 83-84.

46 *Ibid.*, p. 80-81.

47 *Ibid.*, p. 134.

48 *Ibid.*, p. 135-137.

sauver d'elle-même la déconstruction qui détruit ses propres conditions de possibilité en déconstruisant la vérité⁴⁹. Décelant une nouvelle contradiction performative au sein de l'opération de déconstruction de la vérité, laquelle requiert en effet la vérité déconstruite⁵⁰, Rogozinski joue de la sorte Derrida contre Derrida⁵¹, à plusieurs reprises. Il en appelle tout d'abord à « un Derrida "cartésien" contre le Derrida égicide » afin de reconnaître un « élément *indéconstructible* »⁵² dans la vérité originaire de l'ego, l'ego vivant qui survit⁵³. Cet ego originaire qui ne naît ni ne meurt⁵⁴ se donne à nouveau la vie : c'est la « possibilité encore impensée de la résurrection »⁵⁵, cette « vérité messianique [...] d'une re-naissance qui peut advenir à chaque instant dans notre vie »⁵⁶ ; dont on pourrait montrer, néanmoins, qu'elle a été pensée par Kant⁵⁷.

Vérité de la déconstruction

Ce n'est pas tout : il faut également observer Derrida en train de « jouer Heidegger contre Heidegger »⁵⁸. C'est la condition pour entendre « l'*aléthéia* heideggerienne : comme une vérité *divisée*, déchirée par le conflit de la vérité et de la non-vérité ; comme une vérité *événementielle* sans contenu déterminé préexistant à sa donation »⁵⁹. L'appartenance de la non-vérité à l'essence de la vérité, le nouage de la vérité à la non-vérité, voilà ce qui a échappé à Derrida : « sa méprise sur l'*aléthéia* [...]

49 *Ibid.*, p. 139.

50 *Ibid.*, p. 110.

51 *Ibid.*, p. 89.

52 *Ibid.*, p. 91.

53 *Ibid.*, p. 93.

54 *Ibid.*, p. 95.

55 *Ibid.*, p. 97.

56 *Ibid.*, p. 49.

57 Dans le *Conflit des Facultés* (1798), Kant évite pour sa part le terme de « résurrection » (*Auferstehung*) pour lui préférer celui de « renaissance » (*Wiedergeburt*) : le premier est propre à l'histoire de Jésus (*Ak.* VII,40/fr.81) ; le second pense la conversion d'un homme qui « devient un autre homme, un nouvel homme » (*Ak.* VII,54/fr.94). Emmanuel KANT, *Le Conflit des Facultés et autres textes sur la révolution*, trad. fr. par C. Ferrié, Payot, 2015 : voir l'interprétation du motif de la *renaissance* dans la postface (p. 369) et dans la note 127 (p. 165).

58 J. ROGOZINSKI, *Cryptes de Derrida*, p. 115.

59 *Ibid.*, p. 121.

lui interdisait de comprendre sa propre pensée comme vérité»⁶⁰. C'est que Derrida interprète (contre Heidegger) cet entrelacement ou identité fondamentale de la vérité et de la non-vérité comme « une déstabilisation de la vérité, sa destitution par une non-vérité plus puissante » : ce qui l'amène à affirmer « le primat de la non-vérité sur la vérité »⁶¹.

Un doute me surprend à la faveur de la comparaison dénégatrice que fait Heidegger dans le passage cité par J. Rogozinski : l'*alèthéia* comme *Lichtung* (clairière) ne serait pas tout simplement une lumière (*Licht*) à laquelle s'ajouterait de l'ombre⁶². Dans son commentaire du fragment 16 d'Héraclite, « *Alèthéia* », Heidegger affirme de même que l'éclair (*das Lichten*) n'est pas tout simplement l'éclairage (*kein blosses Erhellten und Belichten vs Beleuchten*). Que le révélé mis au jour soit caché ne change d'ailleurs rien au fait qu'hommes et dieux sont il-luminés (*er-leuchtet vs er-lichtet*) : « L'événement de la clairière est le monde » comme *feu* perpétuel⁶³. Il s'agit visiblement d'une métaphore en trompe-l'œil dont il conviendrait de retracer l'effet phénoménal. À l'évidence du lien entre *Lichtung* et *Licht* s'ajoute en effet le fait, certes moins évident, que l'événement (*Ereignis*) se donne à voir (*Er-äugnis*). Or cette double évidence pourrait bien être le centre lumineux d'une métaphysique mystique de l'*Einsicht* qui aurait peut-être aveuglé la pensée de Heidegger tout autant que celle de Hegel. Car Heidegger ne semble pas s'être soustrait à cette lumière aveuglante de la manifestation d'une vérité qu'il s'agirait de simplement reconnaître (*einsehen*) ou recevoir (*vernehmen*). En revanche, Derrida – ce serait mon hypothèse – se serait bien efforcé pour sa part de sortir de cette évidence en refusant de se laisser illuminer par le clair-obscur de l'*alèthéia* heideggerienne. Supputant un « auto-aveuglement de la déconstruction »⁶⁴, Rogozinski ne voit pas l'évidence de cet œil critique.

60 *Ibid.*, p. 123-124.

61 *Ibid.*, p. 124-125.

62 *Ibid.*, p. 121.

63 M. HEIDEGGER, « ALÈTHÉIA (HERAKLIT, Fragment 16) », *Vorträge und Aufsätze* (1954), Neske, 1994, p. 267-270. Trad. fr. par A. Préau dans *Essais et conférences*, Gallimard, « Tel », 1958, p. 332-337.

64 J. ROGOZINSKI, *Cryptes de Derrida*, p. 140.

Rogozinski force Derrida à prendre *position*, à sortir de l'alternative de l'atemoiement de la question pour clarifier l'affirmation implicite, envers et contre la tentation nihiliste d'une clôture de la déconstruction qui exclurait cette « pensée plus radicale de la vérité »⁶⁵. Se démarquant donc de Derrida, Rogozinski affirme l'événement de la donation de vérité qui s'affronte à une contre-vérité⁶⁶ dans l'*Ur-Streit* du combat originaire au sein de l'essence de la vérité⁶⁷. C'est comme si « la vérité de Derrida » se jouait d'elle-même en se jouant de Derrida. Cette vérité en fiction qui se fait passer pour fictive⁶⁸ s'auto-détruirait – c'est l'hypothèse de Rogozinski – avec le « tournant de la générosité » qui permettrait d'affirmer la vérité à travers la non-vérité⁶⁹.

Il s'agit du Tournant⁷⁰ qui amène Derrida, à partir de 1989⁷¹, à poser qu'*il y a de l'indéconstructible*, et ce par le fait même d'un coup de force⁷² qui s'apparente à la sommation d'un acte de foi : ce coup de force qui introduit l'impératif de justice dans le dispositif de déconstruction pourrait bien, selon Rogozinski, détraquer toute la machinerie⁷³. Car cette généreuse ouverture à « l'altérité *immanente* d'une pensée, son impensé ou sa crypte », y décèle désormais un élément indéconstructible auquel il s'agit de rendre justice dans la mesure où « les traces de cette *autre* pensée ne retomberaient pas forcément dans le même »⁷⁴. Mais cet événement de la révélation de l'Autre, l'imprévisible qui interrompt le cours de l'histoire⁷⁵, aboutit à un entrelacs de paradoxes ou de « quasi-concepts aporétiques et ambivalents qui se contredisent eux-mêmes » : comme la messianité sans messianisme, la venue de l'événement singulier qui n'arrive qu'une seule fois, ou la trace qui n'arrive qu'à ne pas arriver⁷⁶.

L'éthique du don et la politique de l'hospitalité seraient rendues impossibles, tel est le diagnostic de Rogozinski, par la disjonction entre

65 *Ibid.*, p. 145.

66 *Ibid.*, p. 128.

67 *Ibid.*, p. 144.

68 *Ibid.*, p. 105.

69 *Ibid.*, p. 156.

70 *Ibid.*, p. 140.

71 *Ibid.*, p. 156.

72 *Ibid.*, p. 158-159.

73 *Ibid.*, p. 161.

74 *Ibid.*, p. 163.

75 *Ibid.*, p. 166.

76 *Ibid.*, p. 172.

l'événement et la vérité qui interdit de penser l'archi-événement de l'*alèthéia*: « Car la vérité arrive: il arrive qu'il y ait de la vérité »⁷⁷. Cette vérité impensée de la déconstruction⁷⁸ étant *posée*, Rogozinski peut opposer à la déconstruction sa propre vérité: « cet indéconstructible qu'il avait fini par reconnaître comme le cran d'arrêt, la butée de toute déconstruction », ces cryptes ou impensés qui seraient les « *trous noirs* de sa pensée »⁷⁹. Tout en reconnaissant que sa propre décision peut être comprise comme un arrêt de mort qui fige le jeu de la différence⁸⁰, Rogozinski en conclut que le vrai cran d'arrêt à la déconstruction, c'est de s'y laisser aller *sans arrêt*. Ce qui revient à identifier *autrement que* Derrida les indéconstructibles que la déconstruction ne peut remettre en question sans s'autodétruire⁸¹: il faut la vie (chapitre I), il faut l'ego (chapitre II), il faut la vérité (chapitre III); c'est la leçon du Tournant de la générosité (chapitre IV).

De l'indéconstructible

Prenant le risque de l'infidélité absolue, « forcer la crypte » pour parler au nom de Derrida⁸², Rogozinski tranche de la sorte en prenant position pour un certain tour et tournant de la pensée de Jacques Derrida sans jamais donner l'impression de parler en son nom⁸³. Car il ne s'agit pas de « lui faire dire ce qu'il n'a pas dit »⁸⁴, mais de redire *autrement* ce qu'il a dit en lui posant une question qu'il ne se serait jamais posée⁸⁵: « il s'agirait d'être plus derridien que Derrida » en s'attachant à « *reconstruire les indéconstructibles* de la déconstruction »⁸⁶ de façon à « la sauver d'elle-même »⁸⁷. Ce qui revient à penser « à partir de Derrida et malgré lui »⁸⁸.

77 *Ibid.*, p. 174.

78 *Ibid.*, p. 157.

79 *Ibid.*, p. 188-189.

80 *Ibid.*, p. 133.

81 *Ibid.*, p. 190.

82 *Ibid.*, p. 189.

83 *Cf.* p. 191.

84 *Ibid.*, p. 189.

85 *Ibid.*, p. 123.

86 *Ibid.*, p. 190-191.

87 *Ibid.*, p. 139.

88 *Ibid.*, p. 145.

Les hypothèses de Rogozinski⁸⁹ risquent de déplaire⁹⁰, ça fait partie du jeu, mais elles donnent à penser.

Cet ouvrage sur Derrida est donc une invitation à le lire et le relire en même temps que les textes auxquels «il» se réfère. Par exemple, la huitième hypothèse du *Parménide* qui donne lieu à la mise en scène d'un dialogue fictif à travers la voix du maître d'Elée⁹¹. C'est ainsi que l'on entend parfois la voix de Derrida répondre à Rogozinski, et l'on sent à tout moment sa présence absente à travers l'usage plutôt inhabituel du pronom personnel «il», en lieu et place du nom propre de Jacques Derrida. Cette figure de style est originale, et elle ne manque pas d'intérêt. Car il y a là un paradoxe que Derrida a dû noter quelque part: le nom *propre* accentue en fait la distance en identifiant l'auteur reconnu à sa marque de fabrique monumentale, alors que le pronom «il» indique la proximité d'une personne de référence avec laquelle «je» ne cesse de discuter⁹².

Sans céder aux mirages de la biographie, tenue à distance à même son évocation⁹³, cet ouvrage donne à penser Derrida en personne. Car cette approche de Derrida le rend étrangement proche au point de permettre, même au néophyte irrité par les jeux de langage qui parsèment son œuvre, de s'en approcher avec quelque familiarité. Ce n'est pas le moindre mérite de cet essai à l'écriture limpide que de frayer de la sorte une voie tout à fait praticable à travers le dédale derridien. Mais le fil d'Ariane permet tout autant de s'orienter dans le labyrinthe que d'en sortir. Car il y va en fin de compte d'une expérience de pensée et d'une aventure intellectuelle qui a mené le disciple convaincu et fasciné – «nous étions tous fous de lui»⁹⁴ – à prendre quelque recul, par exemple avec «cet argument que je ne peux plus accepter»⁹⁵: c'était en effet la condition *sine qua non* pour pouvoir penser ce que Jacob Rogozinski

89 Cf. p. 164.

90 *Ibid.*, p. 169.

91 *Ibid.*, p. 137-138.

92 Cf. p. 78, 113, 153, 180, etc.

93 *Ibid.*, p. 25, 177, 182.

94 *Ibid.*, p. 180.

95 *Ibid.*, p. 98.

nomme l'*ego-analyse*⁹⁶, exposée par ailleurs⁹⁷. La fidélité à Derrida exige de penser à partir de Derrida...

La lecture de *Cryptes de Derrida* se prête volontiers, ce serait ma recommandation, à une conversation du soir: son écriture tout imprégnée des jeux de langage de Derrida sans jamais s'y perdre permet de lire tout simplement ce livre, et d'y trouver l'occasion de relire de temps à autre des textes de référence de Derrida afin de confronter l'analyse de Rogozinski à l'œuvre de Derrida.

96 *Ibid.*, p. 191.

97 Voir J. ROGOZINSKI, *Le moi et la chair (introduction à l'ego-analyse)*, Cerf, 2006.

